



Nick Gardel

Un faisceau de présomptions

roman



Du même auteur dans la collection
« Coup de Cœur »

- ✓ *La Spirale du Domino, 2010*
- ✓ *Le Cercle d'Agréables Compagnies, 2010*

Nick Gardel

Un faisceau de présomptions

Éditions EDILIVRE APARIS
(Collection Coup de cœur)
93200 Saint Denis – 2011

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS (Collection Coup de cœur)

175, boulevard Anatole France, 93200 Saint-Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 - Fax : 01 41 62 14 50 - mail : actualites@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-5194-1

Dépôt légal : février 2011

© Edilivre Éditions APARIS, 2011

Au cours d'une enquête, des éléments incertains sont parfois découverts sans qu'ils constituent chacun une preuve irréfutable. Il arrive que ces éléments se renforcent l'un l'autre. Bien que leur niveau de confiance ne soit pas suffisant, ils peuvent alors, dans leur ensemble, être considérés et acceptés comme équivalents à une preuve certaine. On parle alors de faisceau de présomptions.

À l'heure actuelle, il n'existe aucune erreur judiciaire qui ne fasse pas appel à la notion de faisceau de présomptions...

Prologue

La seconde marche craqua sous le poids de la jeune femme. Malgré la fréquentation intensive d'une salle de sport high-tech, les effets sur sa silhouette tardaient à se faire sentir. Bien sûr, les premières rondeurs avaient été faciles à faire disparaître. Mais elle en était désormais à la phase où l'aiguille de la balance refusait obstinément de modifier son verdict sans appel. Le pèse-personne était d'autant plus inflexible qu'il ne possédait aucune aiguille et narguait sa propriétaire par un affichage rétro-éclairé et une précision de cent grammes. Jour après jour, dans un espoir ridicule et systématiquement déçu, elle interrogeait cet oracle boudeur qui avait gagné une place centrale sur le sol de la salle de bain. À chaque lecture, elle se renfrognait et maudissait dans une langue ancienne le petit carré de technologie réfractaire. Son corps se réorganisait, sans aucun doute, mais cela demeurait invisible. Elle considérait cet état de fait comme une cruelle injustice. À quoi bon savoir qu'elle troquait progressivement sa graisse passée contre une masse musculaire pleine de santé ? Le plateau de verre s'obstinait surnoisement à ne pas faire varier son chiffre, et tous les efforts

consentis paraissaient vains. Elle payait le laisser-aller de sa précédente vie et alternait désormais entre résignation et colère.

Même si elle se construisait une nouvelle existence, elle ressentait toujours les stigmates de l'ancienne. Malgré la détermination qu'elle affichait, malgré cette force de caractère qu'on lui prêtait, elle se sentait d'une infinie fragilité. Fragilité qu'elle mettait à l'épreuve, dès le jour levé, en grim pant nue sur l'autel gradué, comme pour un rituel initiatique, comme pour un sacrifice ancestral à des dieux avides et cruels. Les quelques instants qui la séparaient du verdict étaient ressentis comme autant de moments d'espoir et d'incertitude. De ces incertitudes dont on fait les meilleures névroses.

Elle ne se connaissait que trop bien et savait quels efforts elle avait dû mettre en œuvre pour recommencer sa vie. Plus jamais elle ne voulait redevenir cette petite bourgeoise terne, un peu boulotte qui laissait s'écouler, contemplative, son existence fade.

Quand Richard, son mari, était parti entre deux policiers, elle avait touché le fond. Un gouffre s'était ouvert sous ses pieds. Mais cet abîme ne l'avait pas engloutie. Comme une mort de cinéma, elle avait vu sa vie défiler et ainsi était née une vérité qui ne l'avait plus lâchée : elle pouvait perdre cette vie-là. Rien ne méritait d'y être sauvé. Certaines personnes s'écroulent dans l'adversité. Bien au contraire, elle en avait fait le fondement de ce qu'elle voulait reconstruire. À sa plus grande surprise, cette nouvelle volonté n'était pas restée vaine. Elle avait bel et bien quitté Richard. Pendant que celui-ci connaissait les affres judiciaires, elle avait vu dans cette faiblesse

forcée une bonne raison de détalier. Elle l'avait simplement rayé de sa vie. Dans ces premiers pas vers le renouveau, elle avait accueilli sa capacité à le trahir avec une certaine gaîté. Oui, trahir un homme à terre était bon et juste. Se sentir si « incorrecte » avait eu quelque chose de grisant et de rassurant à la fois. Se débarrasser de Richard au moment même où il avait besoin d'elle, était la preuve qu'elle pouvait véritablement changer de destinée.

Mais cette griserie avait été de courte durée. Sur le chemin du renouveau, il faut trouver de nouveaux défis chaque jour. Et abandonner un mari incarcéré est finalement une gageure qui transpire la facilité.

L'étape suivante avait été de séduire un autre homme, de repartir vers les échanges humains imprévisibles. Des échanges que son mariage avait peu à peu gommés. Elle qui avait cru se rassurer en s'évitant de plaire ou de déplaire à quiconque. En étant femme mariée, au creux de ce statut protecteur, elle s'était crue débarrassée de cette joute dangereuse. Une fois amorcés les changements, c'était une autre paire de manches. Elle se souvenait exactement de ce moment dont la cicatrice lui brûlait encore l'intellect au fer rouge. Ce moment noir où, dans un accès d'honnêteté inconsidérée, elle avait contemplé son reflet dans un miroir. Pas avec ce type de regard complaisant qu'on porte quotidiennement sur sa silhouette, pour peu qu'on puisse supporter une telle vision. Non, de ce type d'acuité de rapace qui ne pardonnera rien. Elle avait subi alors l'image odieuse des ravages flasques du temps. À nouveau, le gouffre, la descente infernale de la déprime. Et à nouveau l'impulsion salvatrice du désespoir, le coup de pied

dans la vase des profondeurs de son marasme corporel.

Nouvelle garde-robe, rendez-vous rapprochés dans des salons esthétiques de pointe, abonnement dispendieux pour vibrer sur des plaques et suer en rythme, toute la panoplie de la reprise en main avait été consciencieusement cochée sur sa check-list.

C'est encore Richard et ses démêlés judiciaires qui l'avait mise sur la voie de sa nouvelle rédemption. Immédiatement après que le Juge d'instruction ait prononcé sa mise en détention provisoire, son instinct féminin l'avait avertie de la nécessité d'agir, et d'agir vite. Elle savait son mari innocent, ridiculement étranger à toutes les charges retenues contre lui. Elle ne doutait pas un seul instant que, malgré toute la bonne volonté que mettait la justice pour maintenir la tête du pauvre homme sous l'eau et l'accabler de tous les maux, il serait indubitablement innocenté. Richard était trop insipide pour enfiler le costume bien trop vivant et réel qu'on voulait lui faire porter. Au-delà des preuves que la police pensait avoir, des recoupements qu'elle croyait faire, des évidences qu'elle étalait dans son argumentation, il lui manquait ce qu'elle savait, elle, depuis si longtemps : combien celui qui était alors son mari était ennuyeux et combien il était ridicule de lui prêter ce qui aurait pu passer pour un souffle d'aventure.

Le temps pressait donc pour elle, avant que le balancier, qui l'avait poussée à aller de l'avant, n'inverse son mouvement. Il fallait pendant ces courts instants de faiblesse de son conjoint, qu'elle consomme cette rupture, qu'elle l'officialise. Il lui fallait de l'aide dans sa traîtrise, de l'assistance dans

sa trahison. Il lui fallait un spécialiste de ce genre de choses. Il lui fallait un avocat !

Michael Richet avait parfaitement rempli ce rôle, et plus encore. En quelques sourires, après quelques mimiques attristées, ce célibataire étriqué s'était révélé à lui-même. Il n'y a pas de meilleur moteur que la tension sexuelle. Par touches insensibles, mais bien réelles, Mathilde Martin avait transformé le petit homme pointilleux en un redoutable fauve. Non seulement le divorce s'était vu bouclé dans un temps record aux bénéfices exclusifs de la demandeuse, mais celle-ci ne tarda pas à s'installer dans la vie et les meubles de son défenseur. Concédant, il est vrai, une halte stratégique dans son lit.

Mais Mathilde pressentait encore la précarité de l'équilibre qu'elle avait elle-même instauré. Elle savait qu'à tout moment celui qu'elle avait choisi et façonné pour qu'il lui offre une nouvelle vie pouvait se détourner d'elle, échapper à son pouvoir d'attraction. Pour maintenir cette stase, elle devait encore alléger son corps. Michael était sous le charme depuis un peu plus de deux ans et elle sentait qu'il était temps de passer à une autre étape. Avant que ses artifices ne s'émoussent.

Elle prit une grande inspiration et monta deux par deux la poignée de marches qui la séparait de son palier. C'est lorsqu'elle approcha sa clé de la serrure qu'une voix grave retentit dans son dos.

– Bonjour, madame Richet...

Elle reconnut le timbre posé qui avait prononcé ces mots. Une ombre d'inquiétude passa dans son regard et elle jeta un imperceptible coup d'œil vers la porte

de son appartement. Elle composa néanmoins un sourire sur son visage avant de se retourner.

– C'est toi... Tu m'as fait peur. Qu'est-ce que tu fais ici ? Je croyais que...

– Ça n'a plus vraiment d'importance, la coupa la voix de l'homme.

En une fraction de seconde, il avait saisi la jeune femme par les épaules et l'avait à nouveau fait pivoter vers sa porte d'entrée. Dans la cacophonie qu'étaient devenues ses pensées sous la poussée impérieuse de la surprise, elle ne perçut pas la rugosité de la corde qu'il passait autour de son cou. Elle se sentit juste soulevée du sol avec une facilité qui la déconcerta un instant et la rassura sur la réalité de ses problèmes de poids. Puis la surprise se transforma en peur et elle vit avec horreur que son corps passait la rambarde de l'escalier. Puis, ce fut la chute. Elle tenta bien des mouvements imprécis pour se raccrocher, pour résister au vide qui l'appelait. Mais l'impact n'eut jamais lieu. Au bout des trois mètres d'illusion de liberté que laissait la corde, tout s'arrêta.

La contradiction entre les forces en présence eut raison des vertèbres cervicales de Mathilde Richet, ex-madame Mathilde Martin. Son tronc cérébral n'y résista pas, de même que ses fonctions respiratoires et cardiaques. Elle sombra instantanément dans l'inconscience puis la mort, pendant que les oscillations de son corps se faisaient de plus en plus discrètes. Tel un pendule de Foucault, elle démontrait la rotation terrestre dans le silence. Une de ses chaussures se détacha de son pied et se précipita vers le sol pour corroborer les thèses de Sir Isaac Newton.

Elle n'avait même pas songé à crier.

Chapitre 1

Il remonta la rue pavée dans cette fausse atmosphère de village. Il était encore tôt, et même si, en ce dimanche, la vie n'atteignait jamais l'exubérance de la semaine, quelques promeneurs déambulaient déjà en s'attardant devant les magasins aux arcades de pierre. La petite allée jouait avec le charme des voûtes maçonnées. Celles-ci figuraient la l'existence des anciennes caves qui étaient encore présentes au siècle précédent. Appellation viticole d'une terre qui n'avait jamais vu pousser la vigne, elle avait hérité son nom du simple transit de marchandises qu'une gare, aujourd'hui disparue, entretenait avec les châteaux prestigieux du Sud-Ouest du pays. La réhabilitation du quartier avait fait la part belle à la quête d'un rendu bourgeois-bohème très en vogue et avait conservé, comme scellés dans les pavés, les anciens rails de ce passé ferroviaire. On pouvait se croire dans le centre piétonnier d'une bourgade médiévale, protégé des assauts de la mégapole tentaculaire et bourdonnante qui vrombissait à quelques centaines de mètres de là.

Le soleil était déjà éclatant, mais les timides rayons de ce début de printemps n'avaient pas réussi à réchauffer la matinée. La fraîcheur ne faisait qu'accentuer l'impression sourde de calme du moment. Il lui semblait qu'en cet instant précis ce petit coin d'univers était rythmé par le seul bruit de ses pas sur la surface inégale du sol. Un employé d'un des nombreux restaurants, qui avaient investi les locaux voûtés bordant l'allée artificielle, repoussait la poussière et les stigmates de la nuit au moyen du jet d'un tuyau d'arrosage. Bientôt, il préparerait la terrasse, déplierait les chaises encore enchaînées puis ouvrirait les immenses parasols de bois foncé, tendant leur toile écru.

Cette promenade à l'authentique si moderne se terminait par une fausse note. Sans préparation, l'œil était brusquement happé par les angles métalliques et high-tech d'un complexe cinématographique. La pierre, chaleureuse dans ses rayonnements ocre, cédait brusquement la place à l'acier et aux transparences des baies vitrées. Rien n'épargnait le regard dans ce choc générationnel. Le passant, qui jusqu'alors avait été libre de vagabonder entre la proximité du sol, tactile et rassurant, et les hauteurs modestes, à taille humaine, qui délimitaient l'allée, se retrouvait au pied du mur, terrassé par l'imposante construction qui, tout à la fois, s'enfonçait vers les entrailles de la Terre et dévorait le ciel.

Imperceptiblement, il sut que le rythme naturel de sa marche avait changé. Son pas, souple et tranquille jusqu'alors, s'était durci et martelait désormais les dalles froides de l'escalier du complexe. Il ne flânait plus, il avait un but, une destination. Intérieurement, il se sentait investi d'une nouvelle rigueur, d'une

recherche de précision dans le geste, d'une économie de mouvement qui tentait d'atteindre une perfection illusoire. Il n'évoluait plus en fluidité dans cet air matinal, il le découpait, tranchait l'espace pour y faire sa place.

Sa poche se mit à vibrer alors qu'il n'était pas encore parvenu au niveau des bornes d'achat du multiplexe. Il sortit l'appareil et en consulta l'écran avant de le porter à son oreille.

– Martin ? Où êtes-vous ? fit la voix dans le combiné.

Il mit quelques secondes pour répondre à son impérieux interlocuteur. Même si leurs échanges étaient rares, il ressentait toujours un mélange de sentiments ambigus en l'entendant. Entre plaisir et peur instinctive.

– Commissaire Bastélica ? Quelle charmante surprise de vous entendre. C'est gentil de prendre de mes nouvelles.

– Répondez à ma question. Où êtes-vous et où étiez-vous hier ?

Le plaisir s'effaça insidieusement, laissant la place à la montée lente, mais inexorable, d'une sueur froide qui s'accompagna des premiers accents d'une colère sourde.

– Je suis à Paris depuis trois jours et je m'apprêtais à aller voir un film... Mais que me vaut...

– C'est parfait, interrompit sans ménagement la commissaire. Restez-y et surtout voyez du monde, ajouta-t-elle en raccrochant.

Richard Martin regarda, interloqué, l'écran de son portable comme si celui-ci pouvait lui apporter la

moindre explication. Il consulta le journal de l'appareil et demanda le rappel du dernier numéro entrant.

La voix de la commissaire répondit de manière tout aussi abrupte.

– Écoutez Martin, pour le moment je n'ai pas le temps. Je me devais de vérifier où vous étiez. C'est fait. Pour le reste, vous serez au courant bien assez tôt.

– Et vous croyez sincèrement que je vais me contenter d'une explication aussi fumeuse ? C'est quoi le jeu ? On vient de tirer sur le Président et vous vérifiez à tout hasard si je ne suis pas dans le coup ? Il vous manque un coupable pour remplir votre quota du mois ?

– Cessez votre numéro de Calimero, la coquille vous va mal. Et n'allez pas me rejouer le couplet de la pauvre petite victime. Vous êtes un aimant à emmerdements, et vous le savez parfaitement ! Mais s'il faut en passer par là, à votre guise. Vous connaissez une certaine Mathilde Richet ?

– Euh... non... Je ne crois pas. En tout cas, ça ne me dit rien dans l'instant.

– Vous vous foutez de moi Martin ? Vous êtes sûr de ne pas savoir qui est Mathilde Richet, née Beaumont ?

– Qu'est-ce que vous me chantez là ? Beaumont était le nom de jeune fille de ma femme. Enfin... mon ex-femme. Mais je ne connais pas de Mathilde Richet.

– C'est le nom qu'elle a pris en épousant l'avocat qui...

– ... s'est occupé de notre divorce. C'est vrai que le nom ne m'était pas inconnu... Michael Richet, un véritable pitbull. Elle s'est donc remariée... Je dois dire que nous ne sommes pas restés en excellents termes. En fait, je ne l'ai jamais revue depuis que je suis sorti de prison. La première fois, j'entends.

– Et c'est reparti... Vous n'avez pas été incarcéré lors de votre seconde affaire, dois-je vous le rappeler !

– Et ce n'est pas grâce à la délicatesse de vos services, si je puis me permettre ! Vous m'avez quand même collé un nouveau meurtre sur le dos ! J'ai eu droit à une nouvelle garde à vue. On fait mieux comme sens de l'hospitalité !

– De laquelle vous êtes sorti libre comme l'air. Faut passer à autre chose mon vieux.

– Vous ne manquez pas de culot ! C'est bien vous qui passez votre temps à essayer de m'inculper pour des meurtres que je n'ai pas commis. Et maintenant, vous m'appellez pour ce qui semble être une vérification d'alibi en bonne et due forme... J'ai peut-être un sens de l'inquiétude proche de la paranoïa, mais je me doute que vous ne prenez pas votre téléphone pour m'annoncer les noces de mon ex-épouse. Qu'est-ce qui se passe ?

– C'est que mon bon cœur me perdra... Je voulais m'assurer que vous n'étiez pas dans les parages. Qu'est-ce que vous faites à Paris ? Encore un de vos voyages pour trouver l'inspiration ?

– J'ai toujours adoré la capitale au printemps. Mais vous n'êtes pas tombée loin. En fait, je suis à la recherche d'un éditeur.

– Vous avez fini par écrire quelque chose ?

– Un roman. Ou plutôt une série de nouvelles... Mais qui sont connectées les unes aux autres... C'est compliqué. Après notre seconde rencontre, je me suis senti inspiré par ce que j'avais vécu au Cercle.

– Bon Dieu, l'affaire est toujours en cours d'instruction. Il y a des lois dans ce pays Martin ! Si le moindre détail est publié, vous allez vous retrouver avec un procès aux fesses !

– Comme d'habitude, vous n'entendez que ce que vous voulez entendre. Ce sont les événements que nous avons partagés dans l'affaire Vieuchamps qui m'ont décidé à me lancer. Je n'ai jamais dit que je les avais racontés dans mon livre. Je me suis servi de quelques détails et circonstances que j'ai pu vivre pendant cette histoire. Y compris mon passage dans vos locaux d'ailleurs... Mais pour le reste, tout est pure invention.

– Et vous êtes parti à Paris avec votre manuscrit sous le bras ?

– Exactement. Je fais le tour des éditeurs de la capitale et je dépose mes petites enveloppes ici et là.

– C'est parfait, il y a donc une multitude de secrétaires et d'hôtesse d'accueil qui pourront certifier vous avoir vu.

– Et pourquoi devrais-je avoir à justifier de l'endroit où je me trouve ? Et quel est le rapport avec Mathilde ?

– Je ne voudrais pas vous paraître insensible en vous annonçant ça au téléphone. Mais j'ai le regret de vous faire part du décès de votre ex-épouse. On l'a retrouvée pendue hier en fin de matinée. Le service chargé de l'enquête vient de faire le rapprochement avec vous et m'a passé l'info.

– Mathilde... Pendue... Elle s'est suicidée ?
Pourquoi ?

– Vu les circonstances, il ne fait aucun doute qu'on
l'a aidée.

Chapitre 2

La vie d'un commissaire de police est faite de routine. Parfois même d'ennui. Si, auparavant, les défis étaient toujours plus nombreux, surtout quand on était une femme, ces luttes paraissaient lointaines aujourd'hui. Cela faisait bien longtemps que le métier se féminisait. Depuis les temps glorieux des services de police exclusivement masculins où les rares femmes étaient subordonnées à des tâches proches du secrétariat sans aucun espoir de carrière, il y avait eu pas mal de candidates prêtes à donner du talon aiguille dans la fourmilière. On avait pu compter bon nombre de divisionnaires, de directrices de section, de responsables départementales, de chefs de groupe et même une ministre de l'Intérieur. Sans compter sur le phénomène parallèle qui touchait la justice. Au final, c'était désormais une ministre qui venait casser les pieds d'une divisionnaire qui s'en prenait ensuite à sa commissaire principale. Le genre de la longue ligne hiérarchique avait changé, mais le résultat restait le même. Si ce n'est la cruauté bien plus raffinée dont pouvait faire preuve une femme quand on lui donne du pouvoir sur une autre.

C'est donc sans aucune surprise et avec même une pointe de résignation que Julia Bastélica se fit remonter des bretelles qu'elle ne portait pas par la voix discordante, mais néanmoins féminine, de sa supérieure directe. Le vocabulaire était choisi et comportait quelques métaphores incitant la jeune commissaire à retirer ses doigts d'une partie de son anatomie pour résoudre au plus vite le meurtre de Mathilde Richet. La Police et la Justice étaient comme deux sœurs siamoises reliées par le buste. Inséparables, aucune ne pouvant vivre sans l'autre, mais chacune entretenant un ressentiment concret et irréversible envers sa moitié. Les confronter dans des circonstances autres que celles prévues par la routine créait inmanquablement des étincelles. Le meurtre de l'épouse d'un avocat respecté et connu pour ses nombreuses attaches avec des sommités politiques n'entrait pas dans ce cas de figure. Il ne faisait pas partie du code.

Elle pénétra dans le hall cossu où l'effervescence policière était déjà retombée. Les prises d'empreintes, les premières constatations, les recherches de témoins directs, les auditions des voisins avaient déjà été effectuées par une autre brigade. Son service ne venait qu'en seconde main. Comme l'avait rappelé sa supérieure moins d'une heure auparavant, le sujet était sensible. De ce genre d'affaire tapissée d'œufs où tout pouvait concourir à créer un magma politico-médiatique et d'où ne pourraient sortir, au mieux, des problèmes ou un scandale. Depuis les rebondissements de l'affaire Vieuchamps, elle était clairement dans le collimateur du ministère de l'Intérieur, celui du Quai d'Orsay voire même celui de l'Industrie. Sans oublier, bien sûr, la haine

farouche que lui vouaient les plus hautes instances du ministère de la Justice qui tenaient à lui faire payer l'outrecuidance qu'elle avait eue en prenant en compte les preuves de l'innocence de Richard Martin. C'est vrai qu'il avait été un peu léger de sa part de dédaigner un coupable aussi idéal et de proposer à la place un industriel étranger richissime au bras beaucoup trop long.

Julia Bastélica le savait, elle avait été nommée sur cette affaire pour que son corps soit jeté en pâture à la vindicte médiatique. Déjà, chacun savonnait les différentes stations qui jalonnaient son enquête, prenant des paris sur le moment et sur le responsable de sa chute. Si elle avait appelé Martin, c'était plus pour le protéger lui que pour se couvrir elle-même. Rien n'empêcherait sans doute que sa tête roule, quels que soient les garde-fous qu'elle mettrait en place. Elle avait immédiatement mis un de ses hommes sur l'analyse des bandes vidéo de la gare de l'Est pour corroborer l'emploi du temps que lui avait fourni l'ex-mari de la victime. Si elle avait fait cela, c'était bien plus pour l'innocenter et rendre indéniable sa version que dans le but d'y trouver une faille. Peut-être ressentait-elle encore le cuisant remords d'avoir enquêté à charges la première fois...

Celui qu'elle considérait comme son adjoint l'attendait sur les marches du premier étage. Laurent Maltosi affichait comme toujours une décontraction presque provocante. Une attitude qui prenait naissance dans l'impression quasi hypnotique de force brute qui émanait de sa musculature. Le jeune homme était un transfuge de la brigade d'intervention et n'avait intégré son service qu'au moment de l'affaire du Cercle d'Agréables Compagnies. Il avait conservé les

habitudes sportives obligatoires de son ancien poste et qui faisaient souvent défaut à ses collègues moins sollicités physiquement. Il est vrai que dans la police d'investigation, les années de service avaient une certaine tendance à se dessiner sur les silhouettes masculines, comme autant de cercles d'aubier sur le tronc d'un chêne... Maltosi arborait donc fièrement les creux et les bosses qui déclenchaient les regards féminins et les jalousies masculines.

C'est lui qui avait demandé à quitter ses précédentes fonctions après qu'une mission ait tourné à l'horreur. Un forcené retranché et armé avait rompu les négociations en cours en exécutant sa famille à la chevrotine avant de mettre fin à ses jours. La tragédie, quasiment filmée en direct par la télévision, avait fait grand bruit. Bien que maintenus dans l'anonymat par leurs cagoules réglementaires, les policiers sur place avaient été pris à partie et rendus responsables du drame. À la suite de quoi, un des collègues de Maltosi, dérogeant à la sacro-sainte tradition de l'arme de service dans la bouche, s'était suicidé par pendaison quelques jours plus tard, laissant une veuve et une orpheline traumatisées. Le jeune homme avait alors signé une demande de mutation qui l'avait fait atterrir dans le giron de Bastélica.

– Vous me faites un topo rapide ? Évitez le fait que le mari est une huile, mes oreilles sifflent encore des carillons du ministère...

– Ça ne va pas être simple de faire sans, patron. C'est le point qui revient toutes les deux lignes dans ce dossier, répondit Maltosi d'une intonation toute militaire qu'il n'avait pas encore réussi à perdre.

– Essayez toujours...

– La victime s'appelait Mathilde Richet, épouse de Michael Richet. Comme vous le savez, ce sont des secondes noces. Madame Richet était auparavant madame Richard Martin. C'est lors de ce divorce qu'elle a rencontré celui qui allait devenir son mari et qui, accessoirement, y fut son avocat.

– Je sais tout ça. Mais j'ai du mal à comprendre comment une femme qui était avec un homme aussi insignifiant que Martin peut se retrouver dans les bras d'un ponte comme Richet.

– C'est que votre chronologie n'est pas la bonne, madame. En fait, si on reprend le dossier, Michael Richet était assez insignifiant lui-même avant de connaître madame Martin. Notable sans histoires, il gagnait ses procès sans éclats et s'occupait de petites affaires de province. En revanche, dès le divorce Martin, il change du tout au tout. À une vitesse stupéfiante. En quelques mois, il lève et accepte de gros coups médiatiques qu'il résout toujours à grand renfort de déclarations qui font la une des journaux. La victime devait lui cuisiner du lion à la maison, car, à partir de ce moment-là, il devient la figure judiciaire montante et incontournable. Finis les divorces et les petites causes, Richet ne défend plus que des dossiers qui l'amènent autant devant les caméras que dans les prétoires. Il se met aussi à mener la grande vie et partage son temps entre ici et la capitale où il plaide souvent. Son mariage avec la victime a été couvert par ce type de magazines qu'on trouve dans les salles d'attente des médecins et sur les tablettes des coiffeurs. On murmure d'ailleurs que les photos exclusives de la réception ont été vendues pour une somme dépassant les cinq zéros. Réception bourrée

de gens du showbiz et de la politique, soit dit en passant...

– Ce qui nous envoie directement au casse-pipe, merci, on avait compris ! Donc, si je résume, madame Richet s'est non seulement offert le petit avocat qui la débarrassait de son premier mari, mais en plus, elle en a fait une bête médiatique. Encore heureux que Martin puisse avancer un bon nombre de kilomètres de distance, sinon on avait encore une fois un mobile qui frôle la perfection...

– Je n'écarterais pas aussi vite que vous le cas Martin, patron. Je trouve véritablement suspect qu'il nous ressorte une fois encore le coup de l'éloignement avec alibi ferroviaire. Le gars n'est pas net. Vous savez ce que j'en pense.

– Pour l'instant, il est hors de cause. Quelque chose du côté du mari ? L'actuel, j'entends. Il était menacé ? Il a des affaires sensibles en cours ?

– C'est un autre problème, patron. Jusqu'à présent, monsieur Richet ne nous a pas été d'un grand secours.

– Il refuse de coopérer ?

– Non... Pas vraiment... Il est juste, comment dire... effondré. À part des sanglots et des phrases sans beaucoup de cohérence, on n'a rien pu en tirer.

Chapitre 3

L'intérieur des Richet répondait aux critères bourgeois de la mode. Le bois exotique y côtoyait le lin écru délicatement adouci par des touches de gris pâle, lui-même rehaussé d'éléments de couleur bordeaux. Une atmosphère apaisée, sereine et un tantinet vieille campagne se dégageait de l'ensemble. Contrairement à la tendance qui mariait métal, verre et dénuement absolu, les pièces fourmillaient de mille petits détails qui tentaient de ramener le visiteur à une époque passée. Époque qui n'existait pas vraiment, mais dont chacun pouvait trouver des traces et des témoignages. Ici une plaque émaillée vantant les délices d'une marque de chocolat disparue, là un vide-poche en olivier. Les meubles étaient massifs et cirés, ils portaient tous la marque indéniable du talent du fabricant à recréer l'illusion de l'ancien. Pourtant, on avait l'impression diffuse que la vie s'était arrêtée entre ces murs. Comme ces photographies trop lisses des catalogues de décoration, on avait du mal à imaginer qu'un couple puisse y vivre. L'ensemble sonnait désormais inhabité comme le décor d'un appartement-témoin.

Au milieu de ce concentré d'authentique factice, un homme fixait d'un œil morne la cheminée de pierres blanches où, pourtant, rien ne brûlait. Il était assis sur le large canapé en L, les jambes écartées, le corps reposant sur l'extrême bord de l'assise. Comme s'il faisait attention à ne pas perturber l'agencement forcément savant du tissu et des coussins.

La commissaire Bastélica, suivie par son adjoint, s'approcha sans détour de l'homme. Dans l'éventail de ses fonctions, dialoguer avec les victimes n'était pas celle qu'elle affectionnait le plus. D'autant que, dans les affaires de meurtres, les proches n'étaient jamais à écarter de la liste des suspects. Il lui restait ainsi toujours un arrière-goût malsain de savoir que son interlocuteur pourrait tenter de dévider la bobine complète de ses mensonges et de ses manipulations. Cette incertitude lui pesait et son instinct d'enquêtrice oscillait en permanence, essayant de savoir si la douleur qu'on lui présentait était feinte ou sincère.

L'avocat semblait posé là, en contrepoint de la volonté du décor de paraître chaleureux et paisible. Silhouette étrangère et discordante, il paraissait vouloir rester en dehors du décor. Comme si sa présence devenait incongrue maintenant que la maîtresse des lieux n'était plus là pour lui donner un sens. Les deux épaules voûtées de l'homme arrondissaient un costume anthracite à la coupe impeccable. Elles frémirent à peine quand la commissaire se présenta.

– Monsieur Richet ? Commissaire Bastélica, dit-elle en tendant la main.

L'intéressé cessa un instant de contempler les pointes vernies de ses mocassins et redressa

péniblement la tête pour dévisager son interlocutrice. Malgré les larmes qui avaient rougi le regard, le visage avait gardé un aspect de poupon rieur. Les pommettes hautes et saillantes, le nez arrondi et le menton légèrement empâté dégageaient une impression immédiate de jovialité enfantine. L'homme avait l'air d'un adolescent rondouillard. Il se leva lentement, tourna des yeux vides où se lisaient la douleur et le désarroi vers la commissaire et serra mollement la main tendue.

– Encore des questions ? J'ai tout dit... Tout est dit... Et j'ai déjà tout répété... À quoi bon désormais ? Ce n'est plus le moment des questions... Mathilde est morte, comprenez-vous ? Laissez-moi tranquille.

Il parlait en orateur accompli, faisant des pauses stratégiquement placées entre chaque phrase, pour en alourdir le sens. Les mots étaient choisis et emphatiques pour renforcer le thème qu'il déroulait. Avec un léger sentiment de dégoût, Bastélica y reconnut les artifices d'un homme habitué à convaincre. Un homme rompu à l'exercice d'emmener les jurés dans les méandres de ses plaidoiries. Ou Richet était incapable de réagir simplement, ou bien cet homme mettait en scène sa douleur. Il tentait de trouver auprès de la commissaire une résonnance à la douleur qu'il exposait. Elle ne pouvait se permettre de rentrer dans ce jeu dangereux et choisit de faire simplement son boulot de flic.

– Si nous voulons être efficaces et trouver rapidement l'assassin de votre femme, il va falloir pourtant coopérer avec moi, monsieur Richet. Pardonnez mon manque de tact, mais vous savez parfaitement que les premiers instants d'une enquête sont décisifs.

L'avocat redressa les épaules, changea imperceptiblement de posture tandis que les traits de son visage se durcirent. Il conservait son aspect enfantin, mais une nouvelle détermination animait ses pupilles. La voix aussi était plus affirmée.

– Loin de moi l'idée de ralentir le travail policier, commissaire. Je m'étonne seulement du bien-fondé de la redite de mon emploi du temps. Car, c'est bien là l'objet des précisions que vous réclamez, n'est-ce pas ?

– C'est un tout, monsieur Richet. Mais effectivement, la vérité se dissimule essentiellement dans les détails et...

– La vérité est un concept bien trop vaste pour l'aborder ici et maintenant, l'interrompt-il.

– Alors contentons-nous des faits. C'est une voisine qui a découvert la victime, votre épouse, alors qu'elle rentrait de son office religieux. Elle a immédiatement prévenu nos services qui sont arrivés sur les lieux vers 11 h 30. Vous ne vous trouviez pas chez vous à cette heure-là.

– Non, comme tous les samedis, je me trouvais dans un Club que je fréquente à quelques dizaines de kilomètres de la ville. J'y ai croisé hier matin le préfet et deux députés...

Bastélica nota qu'avec cette précision l'avocat consolidait un alibi qu'il serait dangereux d'attaquer, tant l'étalage des relations était évident. On était bien loin, désormais, du veuf éploré. L'homme passait décidément d'un registre à l'autre sans qu'il soit possible de savoir lequel était joué ou intimement ressenti. Néanmoins, l'évocation du Club fit courir un frisson sur l'épine dorsale de la commissaire.

– Vous faites partie du Cercle d’Agréables Compagnies ?

– Vous m’étonnez commissaire. Je ne pensais pas que vous connaissiez l’existence du Cercle... Pour répondre à votre question, eh bien non, je ne suis pas un membre du CAC. Je trouve que les conditions d’entrée y sont un peu trop... comment dire... démesurées...

L’avocat faisait allusion au dépôt de garantie d’un million d’euros qui était exigé pour accéder aux installations très privées du Cercle. La somme, qui restait la propriété du membre, attestait l’excellente santé financière de chacun. Les nantis et les puissants étaient ainsi garantis de se retrouver entre eux, sans être livrés aux assauts des escrocs en tout genre qui pullulaient dans ces sphères. Le nombre des membres du Cercle ayant été fixé arbitrairement à quarante au maximum par le directeur Bartholomé Kubianovitch, les places y étaient devenues chères et on racontait même qu’une certaine spéculation était apparue.

– Non, je ne fais que profiter avec quelques amis des formidables équipements mis à la disposition des usagers du Club. J’ai trouvé un peu de détente au hammam dans la matinée. Hammam que j’ai partagé avec une quantité non négligeable de personnalités respectables. Cela dit pour devancer vos questions.

– Ce qui nous permettra donc d’éviter des vérifications inutiles... Savez-vous où était votre épouse durant ce samedi matin ? Vraisemblablement, elle a été surprise lors de son retour chez vous. La porte était fermée et les clés tombées sur le paillason.

– Je n’en ai pas la moindre idée, commissaire. Mon épouse entretenait une foule d’activités

mondaines et caritatives. J'avoue ne pas en avoir toujours suivi le compte. Mathilde donnait beaucoup de sa personne...

Sa voix s'était cassée et un nouveau poids semblait peser sur ses épaules.

– C'était une femme qui savait exactement ce qu'elle voulait. Elle tentait toujours de se dépasser, sa force rayonnait sur ceux qui l'entouraient. C'est elle qui me poussait, qui m'inspirait...

– Vous vous étiez rencontrés lors de son divorce, je crois, demanda prudemment la commissaire.

– Exactement. J'avais mené rondement la séparation avec son précédent mari. Mathilde avait obtenu tout ce qu'elle demandait et plus encore.

– Le couple avait un gros patrimoine ?

– Ne vous aventurez pas sur cette voie, commissaire ! s'offusqua l'avocat. Mathilde n'avait aucune fortune personnelle ! Notre train de vie ne dépend que de mon travail. C'était une femme désintéressée qui vous permettait de tirer le maximum de vous-même. Je ne laisserais personne lancer la moindre insinuation ! Les demandes de Mathilde portaient surtout sur l'obligation pour son ex-mari de ne pas tenter de reprendre contact avec elle. Elle avait décidé de couper les ponts avec cette ancienne vie et la situation pour le moins particulière à l'époque de son divorce m'avait permis de lui offrir ce nouveau départ.

L'adjoint de Bastélica, qui était resté en retrait durant l'interrogatoire, fit un pas en avant pour se placer aux côtés de sa supérieure. Sa musculature impressionnante tranchait autant avec la silhouette menue de la jeune femme qu'avec celle, plus lourde

et empâtée, de l'avocat. Dans le vide laissé par la dernière phrase de Richet, il prit la parole, provoquant un rictus de désapprobation de la commissaire.

– Saviez-vous que le Club que vous fréquentez appartient en partie à l'ex-mari de votre épouse ?

– Richard Martin ? Vous devez faire erreur. L'unique propriétaire est bien Bartholomé Kubianovitch. J'en mettrais ma main au feu.

Julia Bastélica ne put réprimer un sourire amer devant l'image utilisée par l'avocat.

– Mon adjoint fait référence au fait que Richard Martin a servi de conseiller technique à M. Kubianovitch pour la création du Cercle d'Agréables Compagnies. Le fait n'est peut-être qu'une coïncidence, mais vous fréquentez effectivement tous les deux les mêmes installations. Vous ne vous êtes jamais rencontrés ?

– À vrai dire, je ne serais pas sûr de reconnaître M. Martin si je le croisais dans la rue... répondit Richet avec la mine d'un enfant pris en faute. Si mes souvenirs sont bons, il n'y a pas eu d'audience conjointe lors du divorce, compte tenu de la situation... disons... délicate de l'ex-époux de Mathilde. Vous savez sans doute qu'il était incarcéré au moment où le divorce a été prononcé.

– Et vous ne pensez pas que, justement, Richard Martin ait pu garder quelques ressentiments envers son ex-épouse ou bien à votre égard ? demanda Maltosi, sous l'œil sévère de sa supérieure...

– À ma connaissance, Mathilde n'avait plus aucun lien avec son ancien mari. Elle avait rompu les ponts autant qu'il est possible. Pour ma part, je n'ai jamais

eu aucun contact avec lui. Si ce n'est administratif, lors de la procédure de divorce, bien entendu.

– Une épouse qui vous lâche alors que vous êtes au plus bas et qui se remarie avec son avocat, il y aurait de quoi l'avoir un peu mauvaise. Vous ne pensez pas ? renchérit Maltosi.

– Alors, c'est à vous qu'il revient de vérifier l'emploi du temps de ce monsieur. Sur ce, je ne crois pas avoir quelque chose à ajouter. Il serait peut-être temps pour vous de diriger votre enquête vers des pistes plus pertinentes, conclut Richet en raccompagnant la commissaire. Celle-ci lança un regard noir à son adjoint quand l'avocat referma la lourde porte sur eux, les laissant penauds sur le palier.

Chapitre 4

En descendant les marches de l'escalier où Mathilde Richet avait trouvé la mort, Julia Bastélica fulminait. Elle s'arrêta brusquement sur un palier intermédiaire et toisa du regard son adjoint en lui faisant face.

– Vous me refaites un coup pareil et vous virez de mon équipe, Maltosi ! Vous pourrez retourner jouer les cow-boys au service action !

Le sourire du policier s'effaça et son regard s'écarquilla en une fraction de seconde.

– Quel coup ? Qu'est-ce que ?...

– Ne faites pas l'innocent en plus ! Qu'est-ce qui vous a pris devant Richet d'amener l'interrogatoire sur la piste de Richard Martin ?

– Mais enfin, patron, quoi de plus normal ? Martin a un alibi assez discutable et surtout il a un mobile plus que convaincant, non ?

– Et en quoi cela nous avance d'en faire part au mari ? Quel est l'intérêt pour l'enquête d'en parler à Richet ?

– Je pensais qu’il pouvait nous apporter des informations sur les relations entre sa femme et son ex-mari. Ça paraît logique, non ?

– Sauf s’il est lui-même impliqué dans le meurtre de sa femme ! Ça s’est déjà vu comme cas de figure ! C’est assez « logique » pour vous, ça ?

– Mais, bredouilla Maltosi, il possède un alibi en béton. Alors que Martin nous ressort encore le coup de la gare...

– Sortez-vous Martin du crâne deux minutes ! Vous vous imaginez que Richet n’a pas les relations suffisantes pour faire assassiner sa femme. Vous pensez qu’un avocat comme lui ne peut pas trouver un tueur à la petite semaine pour faire le boulot à sa place, pendant qu’il se pavane dans son Club au milieu des huiles de la politique ?

La commissaire enchaînait les phrases comme des évidences, sans laisser le temps à son adjoint de répondre.

– Vous êtes un naïf Maltosi. Cette enquête est une bombe à désamorcer. Si vous coupez le mauvais fil ou si vous activez la mauvaise connexion, elle vous pétera au nez !

– Mais... pourtant...

– En lançant Richet sur la piste de Martin, vous faites bien plus que le conforter dans ce qui peut être un tissu de mensonges. Non seulement vous lui permettez de donner de la crédibilité à son histoire, mais en plus vous lui offrez ce qui lui manque : un coupable alternatif. Une cible qui n’aura absolument pas les moyens de se défendre si les chiens de l’avocat se déchaînent sur lui...

– Mais pourquoi Richet aurait-il supprimé sa femme ? Il semblait réellement abattu par sa disparition.

– Pendant que je l’interrogeais, il a changé d’attitude au moins trois ou quatre fois. Et aucune de ses postures ne sonnait entièrement juste. Ni entièrement fausse non plus, d’ailleurs. Ce qui est assez troublant. Mais le plus inquiétant c’est que, pas une fois, il n’a semblé intéressé par la recherche du coupable. Jouer l’éploré, assurer son alibi en étalant ses relations, oui. Mais aucune envie de vengeance, il ne nous a demandé aucune tête. Comme si cela ne le concernait pas... Ou bien Richet connaît l’assassin, ou bien cette disparition brutale l’arrange. Dans tous les cas, les rapports entre cette femme et son mari étaient moins évidents qu’il n’y paraît. Et surtout moins idylliques qu’ils ne nous ont été présentés...

– Et Richard Martin dans tout ça ?

– Pour l’instant, il n’y a que vous qui restiez obnubilé par ce pauvre type, Maltosi.

– Franchement, commissaire, son ex-femme, l’avocat de celle-ci, le Club de Kubianovitch, ça fait tout de même pas mal de coïncidences qui nous amènent à lui... Même s’il était innocent les premières fois, vous ne pouvez pas ignorer ces éléments.

– Que voulez-vous, cet homme est un aimant à emmerdements. Il l’a prouvé plus d’une fois ! Et ne croyez pas que je couvre qui que ce soit, vous rajouteriez la crétinerie à la naïveté ! Je vous aime bien, Maltosi, mais sortez-vous de la tête que cette affaire est pavée d’évidences. Elle est loin d’être résolue et j’ai l’intuition que l’on va encore entendre

parler de Richard Martin d'ici peu. Je ne suis pas sûre que ça ne nous entraîne pas, une fois de plus, vers des zones marécageuses où l'on va s'embourber...

La voix de la commissaire s'était radoucie et Maltosi sut que l'orage était passé. Ils se remirent tous les deux en mouvement en descendant les quelques marches qui les séparaient de l'extérieur. C'est le jeune policier qui rompit le silence en premier.

– Qu'est-ce qu'on fait maintenant ?

– Vous, vous tentez de reconstituer l'emploi du temps de Mathilde Richet. Son meurtre a été mis en scène, planifié. On n'a même pas essayé de le faire passer pour une banale agression. Ça ne présage rien de bon sur les motivations de l'assassin. Il a un trop grand sentiment d'impunité ou de pleine puissance. Je suis sûre que la victime le connaissait. De mon côté, je vais aller voir Kubianovitch. On est resté en bons termes depuis l'affaire Vieuchamps, il me donnera peut-être quelques infos utiles sur Richet ou sa femme...

Chapitre 5

Quand les premiers soubresauts se firent sentir, il jeta un rapide coup d'œil au-dehors afin d'apprécier l'impression enfantine de l'illusion du quai se mettant en mouvement. Il était dans le sens inverse de la marche, mais cela importait peu, il n'avait pas l'estomac fragile. En fait, il ne souffrait d'aucun des inconvénients liés aux déplacements en train. C'est peut-être pour cela qu'il se sentait en communion avec ce moyen de transport.

Il étala son nécessaire de voyage sur la tablette devant lui. De quoi écouter de la musique, un livre entamé il y a trop longtemps et l'accessoire qui ne le quittait plus désormais : un petit carnet relié de cuir noir. Depuis que la Justice avait tenté une nouvelle fois de broyer sa vie, quelque chose s'était débloqué dans sa perception du monde. Une envie furieuse de noircir les pages couleur crème d'une écriture nerveuse, infiniment raturée, était apparue. Mais c'était une envie qui ne tournait plus à vide, sans but, à l'aveuglette. Les remous de sa précédente aventure lui avaient fait entrevoir une partie de la grande toile qui tissait les existences en arrière-plan. Lui qui était

passé si près du chaos, il y avait trouvé une structure interne, une logique qui régissait et emboîtait les événements. Il avait alors rassemblé les bribes de récits, les fragments de personnages qui peuplaient ses premières tentatives. Puis, il avait réécrit, abandonné, retravaillé, pour aboutir à ces deux cent cinquante pages qu'il était venu présenter dans la capitale. C'était une fantaisie qu'il s'offrait, histoire de parcourir une fois de plus des rues qu'il affectionnait depuis toujours.

Dans un premier temps, il avait envoyé son manuscrit en remplissant de feuillets de grandes enveloppes krafts. Il avait choisi comme destinataires les différents éditeurs les plus célèbres dont il connaissait le nom. Puis était venu le temps des envois électroniques à des maisons moins prestigieuses, plus confidentielles. Il avait accumulé ainsi des réponses polies et identiques, des regrets de ne pas pouvoir être publié, des manques de correspondance avec la ligne éditoriale, des plannings d'édition surchargés et donc forcément sélectifs, etc. Certains retours étaient positifs, mais dissimulaient des sociétés dont la source de revenus principale était la facturation de divers services aux auteurs eux-mêmes. D'autres, plus subtils, ne cherchaient qu'à augmenter l'importance de leur catalogue pour en accroître la crédibilité. Ne faisant aucun cas des textes publiés, chaque contrat était suivi immanquablement par un appel aux dons afin de soutenir la jeune, désintéressée, mais tellement dévouée nouvelle structure... Il aurait pu adhérer à tout cela, mais la fierté (ou l'aveuglement ?) qu'il tirait de ce premier roman le poussait à attendre sa première « vraie » signature.

Il avait un peu espacé ses visites au Cercle d'Agréables Compagnies, même s'il subissait ainsi les reproches et les lamentations de Bartholomé Kubianovitch, son seul véritable ami. Sa banque luxembourgeoise continuait de lui verser la rente des trois pourcent d'intérêts produits par le million d'euros mis en dépôt par trois des membres du Cercle. À chacune des échéances, il se rappelait qu'un de ces millions provenait de la fortune colossale du défunt Michel Vieuchamps et que cette clause avait bien failli lui coûter sa liberté. Elle avait mis aussi sur sa route pour la seconde fois la silhouette, les traits harmonieux et la ténacité policière de Julia Bastélica. Réentendre la voix de la jeune femme alors qu'il battait le pavé de la Cour Saint-Emilion avait provoqué une nouvelle secousse sous son crâne. Bien sûr, leurs rares rencontres ou discussions se terminaient généralement par l'utilisation par les deux parties de ce ton si caractéristique qui oscillait entre l'engueulade pure et l'agacement poli. Mais, à chaque fois, il sentait comme une évidence le besoin de revoir la jeune commissaire.

Cette ambivalence le laissait perplexe, sentiment encore renforcé par l'annonce de la mort de Mathilde. Une fois encore, les indicateurs internes qu'il avait développés lors de ses deux premières rencontres avec le système judiciaire étaient passés au rouge. Il n'avait, bien sûr, pas écouté l'ordre de se tenir à l'écart que lui avait intimé la délicieuse commissaire et il avait aussitôt décidé d'abrégé son séjour parisien. L'essentiel des éditeurs avait été démarché de toute façon pour un résultat mitigé. Il sentait bien, d'ailleurs, que le fait d'apporter son roman à une hôtesse d'accueil, à l'attention du comité de lecture,

était certes plus romantique que l'envoi postal, mais aussi peu productif. C'est ce que laissait présager la quantité impressionnante des manuscrits qui s'amoncelaient dans des bannettes derrière les comptoirs des hôteses précitées.

Cette quête directe d'un éditeur n'était d'ailleurs qu'un prétexte au déplacement dans la capitale. Comme beaucoup de monde, il était éperdument amoureux de cette ville où sillonnait la Seine. C'était un amoureux débutant, qui n'avait pas les codes établis qu'on trouvait dans les guides ou les récits dédiés à la passion parisienne. Ses repères à lui, il les avait posés comme des jalons, des petites têtes d'épingle piquées sur la carte. Chacune résonnait en un souvenir qui pulsait au fond de sa mémoire dès qu'il s'en approchait, comme les stations d'un pèlerinage, ou les points géodésiques d'un parcours initiatique.

De la dalle du point zéro du parvis de Notre-Dame, à la fontaine Stravinsky par Niki de Saint Phalle, en passant par le pont Saint-Michel ou les arcades dissimulées du village Saint-Paul, il pouvait remonter le fil de sa mémoire. À chaque fois, il la réactivait, la laissant remonter par bribes avec son cortège de sourires incontrôlables.

Il avait donc repris le chemin des rails et le balancement régulier avait fait naître en lui la même urgence de coucher sur le papier ces courts instants volés à la réalité. En regardant les gens qui l'entouraient, les vies qui se laissaient observer, qui s'offraient simplement à la tranquille vérité de son regard, il eut l'impression qu'il tenait quelque chose. Cette parcelle de réalité qu'il cherchait toujours en vain devant la feuille blanche se trouvait là. Là, dans

cet adolescent appliqué qui tentait de résoudre un problème de maths, la main crispée sur un porte-mine, puis s'essayant à tracer un cercle improbable du bout d'un compas au crayon mâchonné. Là, dans cette jeune fille trop brillante, trop clinquante, aux ongles trop nacrés qui couraient sur le clavier minuscule d'un téléphone portable. Là, dans la démarche en suspension de cet homme dont il n'arrivait pas à situer l'âge et qui tentait de rapporter un café de la voiture-bar, tout en oscillant dans la travée au gré des soubresauts du wagon. Là, encore, dans les paupières baissées sur un livre de cette femme qui quittait parfois sa lecture pour replacer une mèche rebelle. Ou dans cette autre inconnue quelques sièges plus loin, qui parcourait un ouvrage du même auteur que celui qu'il tentait d'apprivoiser depuis de trop longues semaines déjà.

Une fois encore, il eut ce sentiment d'urgence, ce besoin de figer le temps, de le fixer en quelques signes. Pour peut-être ne rien en faire, pour démarrer autre chose, pour tout jeter et poursuivre simplement.

Il s'isola encore en augmentant le volume dans ses oreilles, il tenta de se transformer en regard pur, refusant de laisser se reposer cette plume qui miraculeusement noircissait les feuillets.

Surtout ne pas ralentir, ne pas relire, ne pas contredire cette impulsion, cette émotion première. Pensée magique et superstition, accroché au fil ténu des mots qui s'enchaînent, il tissait la réalité, donnait du mou, tirait doucement pour la raccrocher. Il zébrait les pages, de peur qu'elles ne blanchissent.

Le jeune garçon se leva, le pantalon reposant si bas sur les hanches qu'il en devenait une revendication. La jeune fille dénuda ses épaules pour mettre en avant les

bienfaits, un peu trop précoces sans doute, que la nature lui accordait en feignant d'ignorer le regard du gamin qui n'en demandait pas tant. Les paupières se fermèrent tout à fait et le livre s'inclina de lui-même sur la tablette, découvrant le titre connu d'une merveille que personne ne lisait plus aujourd'hui. Il pensa à tous ces auteurs de génie, que des années d'enseignement secondaire avaient réduits dans sa mémoire en copeaux de dégoût et d'ennui. Il s'attarda sur cette culture classique, officielle, qu'il n'avait pas et qu'il n'avait aucune envie d'acquérir maintenant. Sachant que, bien plus que la soif de s'enrichir, persistait l'âpreté de ces mots, sublimes sans doute, que l'on avait tenté de lui faire ingurgiter de force. Des mots qu'il aurait voulu redécouvrir, mais qui étaient marqués du sceau de sa condamnation adolescente.

Et tout d'un coup, il se rendit compte que sa pensée avait encore dévié, qu'il ne suivait plus cette réalité qu'il essayait de dompter. Il était loin de l'adolescent, de la jeune fille, de l'homme au café. Loin une fois de plus de ce qu'il tentait de saisir.

Alors, sa main ralentit. Il se permit une relecture, raya, corrigea et sut que l'instant était passé. Il tourna les pages raturées et reprit chacun des feuillets pour y observer non plus la réalité, mais ce que le filtre déformant de sa vision en avait fait. Il se refusa néanmoins à imaginer un sens à tout cela. Le sens, la place, les connexions se feraient d'eux-mêmes, ou ne se feraient jamais. Souvent prédire, c'était se tromper. Il laissait ainsi une chance à ces quelques instantanés volés au réel.

Il tenta de reprendre sa lecture, sans y croire vraiment.

Chapitre 6

Le jeune homme en livrée effleura la porte du bureau plus qu'il n'y frappa. Pourtant, une voix se fit entendre derrière le large panneau de bois où une plaque finement gravée indiquait le mot « Direction ».

Le maître d'hôtel s'effaça devant Julia Bastélica, attendit qu'elle passe le seuil et referma derrière elle. Bartholomé Kubianovitch tamponnait avec application la sueur qui perlait à son front. Il releva la tête quand elle s'avança vers lui la main tendue. Il lissa du plat de la main le tissu de sa veste qui peinait à contenir ses cent cinquante kilos.

– Commissaire, c'est véritablement une... comment dire... une joie de vous revoir. Surtout que nous n'avons à déplorer la disparition d'aucun de nos membres cette fois-ci.

Il ponctua sa remarque d'un rire de gorge discret qu'il transforma bien vite en une toux gênée.

– Hum... enfin... Que me vaut le plaisir de votre présence ? Une visite de courtoisie peut-être ?

– Pas vraiment, monsieur Kubianovitch. Pas vraiment. En fait, je viens prendre quelques renseignements sur l'un de vos membres.

– Tiens donc. Et lequel de nos distingués clients a-t-il les honneurs de vos... comment dire... investigations ?

– Il s'agit de Michael Richet, c'est un avocat.

– Parfaitement, parfaitement. Mais je ne vois pas ce que je pourrais vous apprendre de plus sur ce monsieur. Si je ne me trompe, il mène une vie très médiatisée. Tout doit vous être déjà connu.

– C'est donc bien un habitué du Club ? s'enquit Bastélica.

– Tout à fait. Depuis peu notre établissement accueille une large partie de la classe politique locale. Monsieur Richet est un homme très en vue et il compte bon nombre d'amis ou d'appuis haut placés. Ceux-ci font d'ailleurs aussi partie de nos membres. Vous y trouverez le...

– Préfet, deux députés, le président du conseil général, le recteur d'académie...

– Ils ont leurs habitudes ici ?

Le gros homme se leva et se dirigea vers l'immense aquarium qui reposait contre un des murs du bureau. Le fond du bac reproduisait à s'y méprendre un paysage marin au réalisme bluffant. Des algues discrètes y ondulaient au milieu des rochers découpant la transparence tranquille de l'eau. Étonnamment, aucun poisson n'était encore visible. L'obèse regarda sa montre et parut satisfait de l'information qu'il y trouva. Il se saisit d'une boîte métallique dont il régla l'ouverture en la faisant pivoter et l'agita au-dessus de l'eau pour en faire